

Bulletin météorologique.

Washington, 7 avril—Indications pour la Louisiane—Temps beau et plus chaud; vent du sud.

LA LEÇON

—DU—

VENDREDI SAINT.

Vous aurez beau fouiller les annales de l'humanité et les retourner dans tous les sens, vous n'y trouverez, ni dans aucun pays, ni dans aucun temps, se succédant avec une rapidité fondroyante et accumulés les uns sur les autres, dans le court espace de huit jours à peine, autant d'événements tragiques, contradictoires, et déconcertants pour la raison humaine, que dans la semaine dont nous acheverons demain, l'émouvante traversée.

Vous y voyez, se pressant avec un désordre incompréhensible, en apparence, en réalité, avec une logique impitoyable, toutes les gloires et toutes les hontes imaginables, les défaites les plus humiliantes et les triomphes les plus éclatants, toutes les Puissances du ciel et de l'enfer luttant désespérément entre elles et, tour-à-tour, vaincues et victorieuses.

Phénomène étrange, absolument sans précédent—cette semaine, qui s'ouvre au milieu d'une ovation populaire, qui se poursuit au milieu des dégradations et des supplices, se termine glorieusement par la plus prodigieuse des victoires, celle de la résurrection sur la mort.

Vous pourrez nous citer, dans le passé, des héros qui sont montés au Capitole, au milieu des acclamations de tout un peuple; puis qui ont été précipités honteusement du haut de la Roche Tarpeienne; vous n'en trouverez pas un qui, du précipice de la Roche Tarpeienne, soit remonté glorieusement au Capitole.

Fait plus étonnant encore: C'est de l'ovation que sont sorties les persécutions, les humiliations, les supplices, la mort même; tandis que ces mêmes humiliations, ces mêmes supplices, cette même mort—sur un gibet infâme—ont produit la plus éclatante des victoires, la plus étourdissante des triomphes.

Nous ne sommes ni des prédicants, ni des ecclésiastiques. Nous n'avons ni la prétention, ni la mission de convertir et d'instruire nos lecteurs. Mais il nous faut convenir qu'il y a là, pour nous, une bien grande, une bien salutaire leçon.

Chacun de nous veut primer ses semblables, à toute fin, par la force physique, par la force intellectuelle, par l'argent, par la ruse. Au lieu de nous conquérir leurs sympathies, nous nous en faisons des ennemis. Nos forces s'éparpillent ainsi et se stérilisent; nous n'arrivons, en fin de compte, qu'à l'impuissance, qu'à la défaite.

Imitons plutôt le Christ. C'est à force de s'effacer qu'il a conquis la première place; c'est en se faisant le dernier des hommes, qu'il est devenu le premier de tous; c'est à force de dévouement qu'il est arrivé au plus éclatant des triomphes.

Il fallait l'avènement du christianisme pour nous prouver que l'union fait la force et que le dévouement le plus absolu, le sacrifice le plus complet de notre personnalité morale et physique, conduisent infailliblement à la puissance et aux gloires de la Résurrection, comme à celles du Thabor.

LES DÉPÊCHES.

"Oh en sommes nous et où allons nous! avons-nous la paix! avons-nous la guerre! se battait-on, ou ne se battait-on pas?" Tel est l'état des esprits, depuis le commencement de la crise actuelle et, surtout, depuis la misérable affaire du Maine. Du matin au soir et du soir au matin, nous sommes noyés sous une pluie incessante de dépêches qui se croisent pour se contredire, et semblent n'avoir d'autre but que de nous égarer et de nous égarer. Plus nous en recevons, moins nous sommes au courant de ce qui se passe.

Il faudrait en finir avec ces avalanches de racontars sans raison, sans suite et sans esprit, qui deviennent non seulement fatigants, mais écœurants. On ne sait qui croire ni à qui entendre. La situation change toutes les demi-heures, et l'on n'a pas encore eu le temps de lire une dépêche qui vous tombe sous les yeux, que l'on en arrive une autre qui en est la complète négation.

Quand donc en finira-t-on avec ce système lamentable qui livre le journalisme au ridicule et le séme partout le scepticisme et le dégoût?

Si les choses continuent quel temps encore le même train, on ne les lira plus, vos dépêches; au lieu de courir après, comme on le fait, jusqu'ici, on les fuira; on en détournera les regards avec dédain.

La belle avance!

Appel des puissances Européennes à la nation Américaine.

D'après une dépêche extrêmement intéressante, que nous recevons à une heure assez avancée de la nuit, et que l'on trouvera dans nos colonnes, la crise entre les Etats-Unis et l'Espagne, qui était arrivée à un état d'aiguë effrayant, semble entrer dans une nouvelle et meilleure phase. Les puissances européennes—l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la France, la Grande-Bretagne, l'Italie et la Russie—ont fait, en commun, un appel au Président des Etats-Unis et au peuple américain, en vue de régler le différend d'une façon pacifique. Elles invoquent les sentiments d'humanité de la nation américaine et elles espèrent qu'on arrivera par une entente au maintien de la paix. La réponse de M. McKinley est bienveillante, mais ferme et digne; elle laisse entrevoir un moyen de sortir de l'impassé où les deux pays se sont engagés. Pour nous, nous espérons plus que jamais que la paix ne sera pas troublée et que l'on ne sera pas forcé de recourir à la force aveugle du canon.

La note présentée au président est rédigée en français, la langue adoptée par la diplomatie.

Nouvelle séance de Cabinet à minuit.

Berlin, Allemagne, 7 avril—Le correspondant de la "Gazette de Cologne" à Madrid dit: Les papiers du consul américain ont déjà été confiés aux soins du consul anglais. A minuit le Pape a envoyé de nouvelles représentations confidentielles et une autre séance de cabinet a eu lieu. Mais la réponse a été que l'intervention du Pape était venue trop tard, attendu qu'une décision avait déjà été prise.

Pâques à la Maison Hospitalière

Chaque année, à pareille fête, la très éminente société des Dames Hospitalières vient se rappeler au bienveillant souvenir de ses amies; elle vient leur dire que le toit de cette demeure qui est sienne et où elle abrite de bonnes vieillles qu'elle a recueillies du naufrage de la vie, celles-ci sont dans le plus grand besoin, sinon dans le plus affligeant dénuement.

Pâques, cette année, sera comme les précédentes années à cette maison que la Bonne Providence a prise sous son égide: on ira y saluer ces vénérables créatures qui y vivent dans une touchante communauté d'amour et de respect. On, ceux qui savent reconnaître la sainteté de toute douleur, iront ce jour-là s'entretenir dans une douce intimité avec ces héroïques maltraitées du sort, trop dères pour offrir le spectacle d'yeux qui larminoient et d'âmes pleines de navraence, trop chrétiennes pour n'avoir pas accepté sans murmures le providentiel fardeau des souffrances humaines.

C'est pour dimanche prochain donc que les amis de la maison hospitalière sont conviés à ce banquet de la charité, à l'issue du grand-messe qui se célébrera à la cathédrale St-Louis; et pour que la fête ait plus qu'un attrait sentimental, la société des dames hospitalières a organisé ce que nous appellerons une foire: c'est-à-dire que des tables de rafraichissements seront échelonnées dans la vaste cour de l'institution.

Et tandis que les dents douces s'y satisfont d'aise, là, tout à côté, seront de tentants grab-bags dans lesquels, moyennant une somme infime, les menottes plongeront pour en retirer toutes sortes de surprises.

Rien ne manquera à cette fête où l'enfance ira tendre une main secourable à la vieillesse.

Et voyez-vous cette admirable union d'un instant où les bonnes vieillles feront dans leurs cœurs cette chanson calme qui berce la douleur vécue, pour écouter la chanson bruyante de ces lutins non-venement éclois à la vie et dans les fosses desquelles viennent se jouer les rayons roses des lendemains heureux.

Les besoins de la maison hospitalière sont plus pressants que jamais car, vous le savez, la maigre subvention que lui faisait l'Etat vient de lui être retirée.

Souhaitons donc que cette journée de dimanche soit féconde en bons résultats.

Que les heureux du moment se rappellent que nos jours à tous sont tissés de pleurs; que chaque joie est suivie d'un long cortège de douleurs; et que notre plus grande consolation au crépuscule de la vie sera le souvenir de nos bienfaits. Allez nombreux à Pâques des Dames Hospitalières, et laissez-y quelques gros sous. Vous dissiperez en le faisant, la nuit dans bien des cœurs; vous changerez les hoquets et les râles de la misère en cantiques pleins de sentimentalité débordante, d'ivresses heureuses, de printemps et de renouveau.

Correspondance de l'«Abeille».

Delcambre, 6 avril 1898. M. l'Editeur:

Dans votre article, —C'est la Guerre—vous avez touché le point juste. Un conflit entre l'Espagne et les Etats-Unis me semble un barbarisme affreux. Et, comme vous le dites, avec raison, avec un peu plus de bonne volonté de part et d'autre, on aurait pu éviter une pareille catastrophe. Je connais l'Espagne. Elle est notre sœur par la race, grande, par son passé glorieux par la bravoure chevaleresque de ses enfants, par la foi religieuse qui la place au premier rang parmi les nations catholiques. Elle se défendra, soyez-en certain, avec un héroïsme qui saura se montrer à la hauteur de toutes les circonstances. D'un autre côté, les Etats-Unis

ont la République pour de la France par ses tendances libérales et par sa foi en la liberté. Les Français verront avec douleur cette guerre fratricide qui est, à tous les points de vue, un grand malheur pour la cause de la civilisation. Espérons, cependant, jusqu'au dernier moment, qu'une médiation puissante saura arrêter deux grandes nations qui s'engagent un peu à l'aveugle, dans une voie qui les mène à l'inconnu.

Mme Dreyfus peut-elle rejoindre son mari?

Le «Siècle», de Paris, vient de publier un appel aux femmes de France pour les adjoindre à intercéder auprès du gouvernement en faveur de la demande de Mme Dreyfus tendant à aller rejoindre son mari.

Le loi, dans notre pays et dans notre siècle, n'est pas une loi de vengeance ou de talion; la loi ne châtie point, la peine infligée ne doit jamais être qu'un moyen de préservation sociale. Il n'est donc pas jusqu'à la loi qui ne répudie la cruauté.

Un homme souffre cependant, soumis à des tortures sans précédent, à des douleurs arbitraires. Cela ne peut, cela ne doit pas être. Il faut que ces hommes soient traités comme un homme. Des parents inconsolables, grands amateurs de sport, avaient été quelque peu empêchés par la mort de leur père, grand-oncle et cousin, de suivre comme ils l'auraient voulu cet illustre combat. Mais ils connaissaient l'existence et l'emplacement du placard. Ils avaient donc convenu que le cortège funèbre passerait par la rue où il était placé, et s'arrêterait un moment devant la porte de l'hôtel. On irait alors consulter le précieux papier; après quoi, l'on achèverait de conduire le de cibus à sa dernière demeure. C'est ainsi qu'en Australie on concilie le respect des morts et le goût des exercices athlétiques.

Lisez ses lettres; lisez la dernière, du 26 janvier, où il place sa confiance suprême dans son chef, dans le général de Boisdeffre: «J'espère aussi que sur ma tombe il me rendra le témoignage, non seulement de la loyauté de mon passé, mais de la loyauté absolue de ma conduite depuis trois ans où, sous les supplices, sous toutes les tortures, je n'ai jamais oublié ce que j'étais: soldat loyal et dévoué à son pays. J'ai tout accepté, tout subi, bouche close. Je ne m'en vante pas, d'ailleurs; je n'ai fait que mon devoir, uniquement mon devoir.» Il n'y a pas une révolte, pas un cri incessant vers la justice, qu'un cri d'amour vers les siens.

Le 26 janvier, Dreyfus écrit qu'il est «presque un agonisant». La femme de cet agonisant demande aujourd'hui comme une grâce que son droit absolu: elle supplie qu'on lui permette d'aller partager l'exil amer et cela lui est point accordé. Il serait vain pourtant d'invoquer la raison d'Etat. La défense nationale ne court aucun risque dans une fin de courtoisie communication est impossible. On se demande avec angoisse si la raison de ce refus n'est pas tout autre: on craint sans doute que Mme Dreyfus n'apprenne les traitements dont son mari fut toujours victime et plus tard ne le dise. Une chose est certaine, c'est que Dreyfus, dans ses lettres, «n'a pas le droit de parler de son régime».

Par une suprême dérision, nous avons à la fois perdu la pitié et l'énergie, les larmes et le courage les deux grands mobiles des âmes. Nous savons ces choses et nous nous taisons. O femmes, c'est votre tour maintenant. Faites, faites entendre enfin le cri d'amour dont notre époque a besoin. Ouvrez toutes grandes vos âmes aux générosités héréditaires. Réunissez-vous. Adressez-vous à ceux qui ont le devoir de vous entendre. Demandez que cette femme puisse voir les lettres de son mari, fût-ce au ministère et devant le moins. Demandez, demandez tout ce que cette femme admirable, cette infortunée, aille rejoindre celui qui se sent mourir. Soyez dix, soyez vingt, ne soyez que deux. Si vous voulez, ne soyez qu'une. Une d'entre vous suffira si celle-là résume en elle la pitié humaine et prononce au nom de la conscience française la parole qui vivra.

Le lieutenant David Daniels, Philadelphie, Pennsylvanie, 7 avril—Le lieutenant David Daniels, officier de navigation du garde-côte Katahdin, est mort ce matin à bord du navire. Il était âgé de quarante-deux ans et avait rempli les fonctions de professeur de navigation à l'école navale d'Annapolis. Mme Daniels réside à cet endroit. Malgré la mort du lieutenant Daniels le Katahdin partira cette nuit avec des ordres scellés.

Mort du lieutenant David Daniels.

Philadelphie, Pennsylvanie, 7 avril—Le lieutenant David Daniels, officier de navigation du garde-côte Katahdin, est mort ce matin à bord du navire. Il était âgé de quarante-deux ans et avait rempli les fonctions de professeur de navigation à l'école navale d'Annapolis. Mme Daniels réside à cet endroit. Malgré la mort du lieutenant Daniels le Katahdin partira cette nuit avec des ordres scellés.

La «Siècle» ajoute que cet appel a été communiqué, en dehors de tout esprit de parti, à quelques femmes françaises, qui se sont empressées d'y donner leur adhésion et qui sont convaincues que leur exemple sera suivi.

LA DOULEUR ET LE SPORT.

Les journaux de Melbourne content le fait divers que voici: Un convoi mortuaire suivait une des principales rues de la ville. Il s'arrêta soudain devant la porte d'un hôtel. Les plus proches parents du défunt, qui conduisaient le deuil, et une grande partie des assistants, quittèrent leurs rangs dans le cortège funèbre et se pressèrent autour d'un papier affiché à la porte de l'hôtel. Ils y entreprirent un colloque animé pendant quelques minutes, puis revinrent à leurs places, et le convoi reprit sa marche. Les passants considéraient avec stupor cette scène étrange, à laquelle ils ne comprenaient rien. On s'informa. Le papier était un placard apposé là par les soins d'une agence sportive, afin de renseigner à toute heure le public sur les péripéties d'un grand match de cricket qui se jouait alors entre un club anglais et un club australien. Les parents inconsolables, grands amateurs de sport, avaient été quelque peu empêchés par la mort de leur père, grand-oncle et cousin, de suivre comme ils l'auraient voulu cet illustre combat.

Déclaration de M. Quesada.

Washington, 7 avril—M. Quesada a démenti hautement le rapport annonçant que la République cubaine avait émis \$50,000,000 de bons. Des bons d'un montant d'un million ont seuls été émis, à-t-il dit, et on n'en a pas vendu pour plus de \$100,000. M. Quesada a ajouté que une déclaration de guerre par les Etats-Unis contre l'Espagne serait une déclaration de guerre contre tous les sujets de l'Espagne, et que si elle n'était pas précédée de la reconnaissance de l'indépendance de l'île de Cuba ou des droits de belligérants aux cubains elle compromettrait les insurgés, qui sont actuellement considérés comme des sujets de l'Espagne. M. Quesada a exprimé l'opinion que cette question devait être soigneusement étudiée.

Grande excitation en Espagne.

Madrid, Espagne, 7 avril—Les ministres refusent de donner aucune explication. L'excitation est à son comble en Espagne, mais il n'y a pas eu de démonstrations. Tous les armateurs de Valence ont offert d'armer leurs navires en course. De nombreux capitaines de navires ont demandé des lettres de marque au commandant naval de Barcelone. Des demandes semblables ont été reçues de l'étranger, principalement de France. Les offres d'argent envoyées des provinces pour le renforcement de la marine sont des plus encourageantes pour le gouvernement. On dit que la Biscaye a offert 25,000,000 de pesetas. Les membres du conseil des ministres viennent d'être convoqués à une réunion immédiate. Ce fait a créé une impression de pessimisme.

L'opinion du ministre de la guerre d'Espagne.

Madrid, Espagne, 7 avril—Le dilecteur général Correa, ministre de la guerre d'Espagne, a enfin rompu son mutisme. Au cours d'une interview le général a donné une opinion intéressante sur la situation en disant: Des deux maux la guerre est préférable; il vaut mieux combattre des étrangers que combattre des espagnols soulevés par l'indignation si leur honneur et leurs droits sont foulés aux pieds.

La démarche des grandes puissances.

Washington, 7 avril—Il a été déclaré aujourd'hui dans un haut cercle diplomatique que la démarche conjointe des représentants des grandes puissances d'Europe décidée mardi soir à l'ambassade d'Angleterre, exclusivement annoncée par la Presse Associée, avait été faite hier soir auprès du gouvernement des Etats-Unis. Il est également annoncé, d'après de hautes autorités diplomatiques — un représentant d'une puissance européenne et, avec permission, un ambassadeur d'une des premières puissances continentales — que le représentant de la Russie s'est joint à ceux des autres cinq grandes puissances: la France, l'Allemagne, l'Autriche, l'Italie et l'Angleterre. Quoiqu'il soit impossible d'obtenir la confirmation officielle de la communication de la note amicale des représentants des puissances au gouvernement des Etats-Unis, l'information annonçant cette démarche vient d'une source en mesure d'être au courant des choses, et on suppose que Sir Julian Pauncefote, ambassadeur d'Angleterre, a été l'intermédiaire. Un haut fonctionnaire diplomatique a, en outre, déclaré que le secret était impératif pour le moment la question entière serait probablement rendue publique d'ici quelques heures sous une forme officielle et détaillée.

Note du ministre américain au ministre des affaires étrangères d'Espagne.

Madrid, Espagne, 7 avril, 11 heures 15 du matin—Une enquête démontre que le général Woodford, ministre des Etats-Unis à Madrid, croyait hier que le gouvernement espagnol accepterait l'armistice proposé et que des ordres à cet effet seraient immédiatement publiés au «Journal Officiel». D'autres diplomates croyaient également à une solution satisfaisante des difficultés. Mais au moment où les membres du cabinet traitent des affaires étrangères, a reçu du représentant américain la note suivante: Ayant inutilement attendu depuis hier à midi la décision du gouvernement espagnol il est de mon devoir d'annoncer que j'attendrai jusqu'à minuit. Je vous demande de vouloir bien me communiquer la décision avant minuit et de la rédiger en termes pouvant prévenir les tristes conséquences que je regretterais vivement, mais que je crois inévitables si les choses demeurent en l'état actuel. Cette note a été envoyée comme communication personnelle, elle commence par ces mots: «Mon cher ami».

La famille du général Woodford à Biarritz.

Madrid, Espagne, 7 avril—La famille du général Woodford, ministre des Etats-Unis à Madrid, est arrivée ce soir à Hendaye, à la frontière française, et est partie aussitôt pour Biarritz.

L'ABELLE

—DE LA—

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes.

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche.

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats Unis, port compris: \$12.... Un an \$36.... 6 mois \$18.... 3 mois \$6....

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris: \$15.15... Un an \$45.... 6 mois \$22.50.... 3 mois \$7.50....

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats Unis, port compris: \$3.00... Un an \$15.00... 6 mois \$7.50... 4 mois \$5.00....

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

dresse pour sa fille, ne pourrait pas remplacer une mère auprès d'elle....

Et Mme de Croixmaure songeait souvent à tout cela quand elle voyait sa santé, depuis longtemps chancelante, devenir de plus en plus mauvaise.

Car le bonheur complet n'existe pas.

Au moment où la comtesse Hélène touchait au comble de ses vœux... au moment où elle goûtait enfin la joie de cette maternité si ardemment désirée.... si longtemps attendue.... Au moment où elle avait, par la promotion du colonel au grade de général, tous ses orgueils caressés en même temps que tous ses desirs satisfaites... voilà que le mal... un mal insidieux... faisait son apparition.

La comtesse s'était mal relevée de ses couches.

A une femme délicate... un peu souffreteuse même... elle devait être funeste.

D'abord, tout parut aller pour le mieux... et les malaises qui persistaient céderaient certainement, assurait le docteur, au repos, à l'hygiène, au temps sur-tout.

Mais non. Cette débililé, qui n'était pas de la maladie, mais qui résistait à tous les toniques, à tous les réconfortants, — cette débililé

tendait plutôt à s'aggraver en prenant un caractère chronique.

Pour un rien, pour le moindre mouvement, c'étaient des lassitudes étranges.... Pour le plus léger effort, des sueurs qui l'acablèrent....

Et puis, un rhume qu'elle avait pris, un jour,—elle ne savait même pas exactement où ni comment elle s'était exposée à ce refroidissement,—ce rhume tenace ne guérissait pas.

La toux... une petite toux sèche... une toux nerveuse, comme disait la comtesse, persistait en dépit des potions et des sirops.... Si bien qu'en sortant de chez elle, le docteur, un matin, avait passé dans le cabinet du général de Croixmaure.

—Eh bien, mon cher docteur, quelles nouvelles?

—Pas aussi bonnes que je le voudrais, mon général.

—Mais, vous ne pouvez donc pas délivrer ma pauvre femme de tous ces bobos, de tous ces malaises, de cette débililé sur-tout.... Car enfin, ce n'est pas grave, tout cela, n'est-ce pas docteur?

—Malgré la confiance qu'il affectait, il y avait vraiment de l'inquiétude dans ses yeux qui interrogeaient.

ce que cela ne devienne pas dangereux.

Et comme il parlait très sérieusement, le général se levant de la table où il écrivait, alla vivement à lui.

—Quelle qu'elle soit... dites-moi la vérité, docteur!...

—Eh bien, mon général... sans que cela doive vous effrayer plus que de raison....

—De grâce, mon ami, pas tant de précautions.... Elles m'épouvantent plutôt....

—Mais non... Je ne veux dire que ce que je dis. En consultant Mme de Croixmaure, j'ai trouvé quelque chose dans le poulmon gauche... à la partie supérieure....

—Ah! fit en palissant le général.

—Je vous le répète.... Ce n'est pas d'une gravité immédiate.... Pris à temps, cela peut fort bien se guérir.... et nous ne sommes pas encore, il est vrai, à la période où nous resterions désarmés contre le mal....

pas même prévenu... A moi tout seul, j'aurais pris la tâche et la responsabilité de sa guérison.

—Que puis-je donc faire, moi. Dites vite docteur.

—Vous pouvez persuader à Mme de Croixmaure... je sais qu'elle s'y résignera difficilement.... mais cela devient nécessaire....

—Quoi donc?

—De se séparer quelque temps de vous, mon général.

—Pour aller dans le Midi?... Mais certainement.... Je ferai tout, d'ailleurs, pour que cela n'amène pas cette séparation dont vous pensez qu'elle serait attristée.

—Là-dessus, pas d'illusion à se faire. Elle en sera profondément désolée, et je m'inquiète déjà un peu de ce chagrin qui réagira sur l'état général de notre malade.

—Eh bien! s'il le faut, je solliciterai une permutation.... En attendant, je vais demander un congé.... un congé de tout l'hiver.

ment mener la vie végétative et un peu rustique, qui, j'en suis sûr, lui rendra bien vite la santé....

—Alors... chez nous.

Le médecin, un peu étonné, regarda le général de Croixmaure.

—Chez vous?... J'ignorais....

—Dans l'Estérel, mon cher docteur.... J'ai là une espèce de vieux manoir féodal.... pas trop habitable.... Car, depuis que j'ai pris du service je n'y habite plus.... Mais enfin dont l'entretien pieusement les murs et les toits.... de façon à ce qu'ils aient à peu près toutes leurs pierres et toutes leurs tuiles....

—Près de la mer!...

—Au milieu des bois de pins qui vont jusqu'aux récifs de porphyre rongés battus par la vague....

—Et cela se trouve exactement?... Dans une petite anse, entre Saint-Raphaël et Cannes... l'anse d'Antör, le chemin de fer passe par là, sur un immense viaduc.... Il n'y a pas de village, rien que mon vieux château, qui domine la baie, où parfois, si le vent d'est souffle, les tartanes, —comme de grands oiseaux blancs,—vissent se réjouir.

—Votre fille se trouvera, d'ailleurs, on ne peut mieux de ce séjour au bord de l'eau.

—Marcelle également.

—Oh! elle a pris le dessus, celle-là. Elle se porte à souhait. Elle fera courir sur les galets sa petite amie.

—Prenez donc l'habitude, mon cher ami, de dire comme nous: sa petite sœur.

—Et sa petite sœur a besoin aussi d'aller au grand air et au soleil.... Elle tient de sa mère, elle est délicate.... Comment se nomme-t-il, votre château, mon général?...

—Croixmaure. C'est là que je suis né.

—Eh bien allez vite à Croixmaure guérir Mme la comtesse... et confier ainsi votre fille aux soins du docteur-soleil. C'est encore lui, voyez-vous, le plus habile praticien de la Faculté de médecine.

Huit jours après, ils étaient en Provence. Le vieux manoir était bien un peu délabré, mais beaucoup plus habitable que n'avait dit le général.

bastions conservaient toujours leur allure héroïque.

C'était la vieille forteresse qui, jadis, avait abrité les gens du pays contre les invasions si fréquentes sur la côte.

Par derrière, aux murailles du vieux jardin, on distinguait encore—t très bien—les créneaux comblés par une maçonnerie plus récente.

Et contre tous ces murs, dans tous ces angles, avaient poussé en liberté de grands figuiers de Barbarie mêlés à des agaves gigantesques.

De toutes ces terrasses tombaient, —comme une opulente et verte parure,—des touffes, des tapis de misembryanthèmes.

Et à quelques pas, contre les rochers rouges qui font à cette côte merveilleuse une ceinture de pourpre, la mer bleue poussait ses vagues molles que le moindre souffle d'orage déchaînait bientôt en un ressac écoumeux.

A continuer.

Mrs. Winslow's Soothing Syrup. Has been used for over FIFTY YEARS as THE BEST OF MOTHERS for their CHILDREN WHILE TAKING WITH IT. FEET SUCCESS IS SOOTHES THE CHILD. SOOTHES THE GUMS. ALLAYS ALL PAIN. CURES WIND COLIC and is the best remedy for DIARRHEA. Sold by Druggists in every part of the world. Be sure and ask for Mrs. Winslow's Soothing Syrup, and take no other kind. Twenty-five cents a bottle.